

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

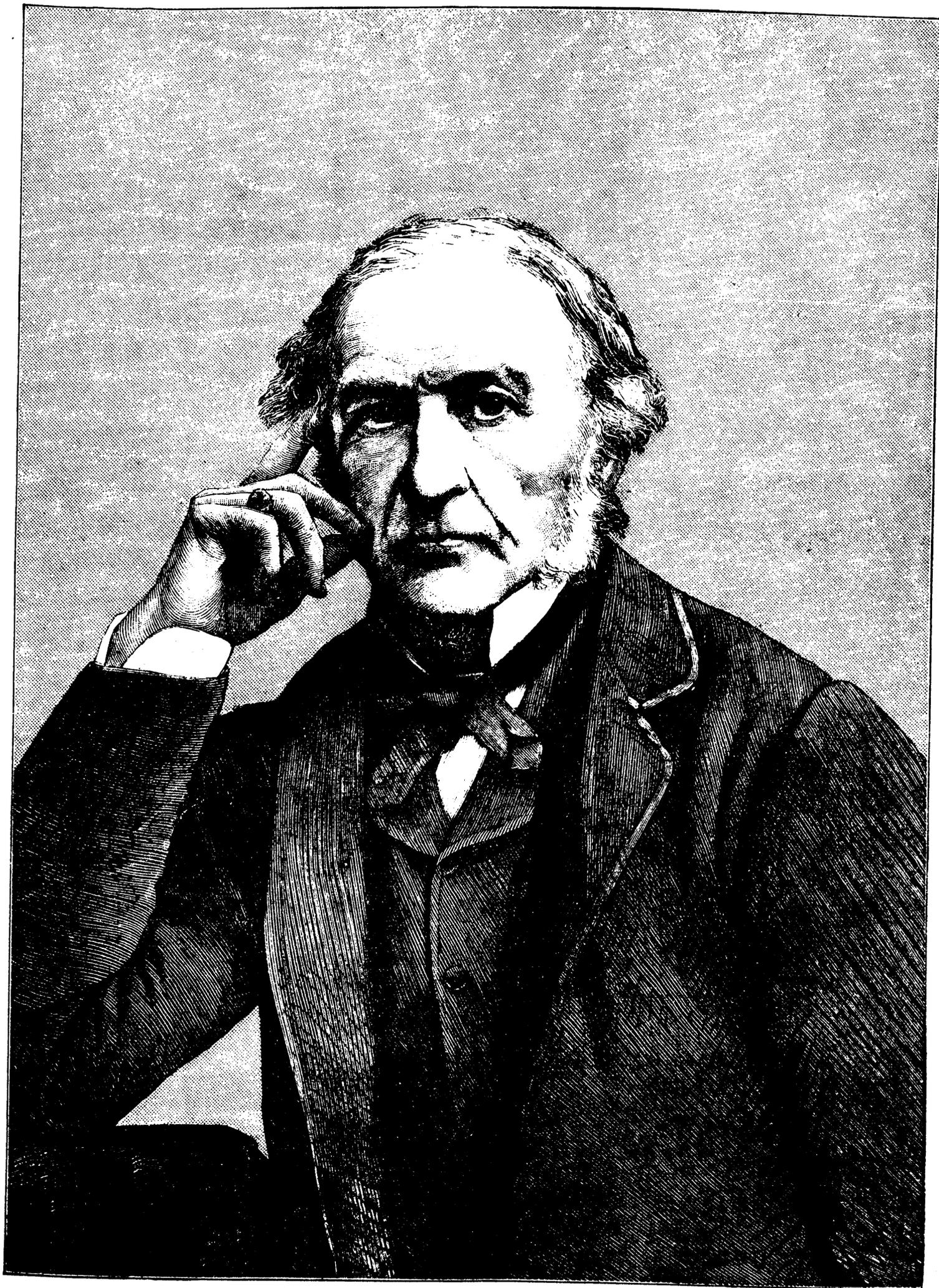
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

2^{ème} année, No. 60. — Samedi, 27 juin 1885
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50.—Un an : \$3.00



L'HONORABLE W. E. GLADSTONE, EX-PREMIER D'ANGLETERRE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 27 juin 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Nos gravures.—Quelques pensées sur les femmes.—Un conseil par semaine.—La Porteuse de Pain (*suite*).—Poésie : Les quatre parties du jour, par Mme Tastu.—De la bonté, par André.—Quelques bons conseils.—Récréations de la famille : Charade, anagramme, énigme et rébus.—

GRAVURES : Portrait de l'hon. M. Gladstone.—Nos illustrations de la mode.—Gravure du feuilleton.—Fanion qui sera présenté au 65^{me} bataillon.—Portraits du caporal et du soldat Lemay du 65^{me} bataillon.—Rébus.

PRIMES MENSUELLES

QUATORZIÈME TIRAGE

Le quatorzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de juin), aura lieu lundi, le 6 juillet, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le public est invité à y assister.

ENTRE-NOUS



UE de lignes nous lisons à la légère !

Et pourtant, que de réflexions on peut faire à propos de quelques mots imprimés à la suite l'un de l'autre.

Tenez, voici un journal qui me tombe sous la main, et parmi les nouvelles diverses je trouve ces trois lignes :

Le gâteau de noces de la princesse Béatrice est commandé. Il pèsera deux cent quarante livres et reposera sur un piédestal d'or.

Cela n'a l'air de rien au premier abord.

Que l'on ait commandé un gâteau de noces pour le mariage de la princesse Béatrice, rien de plus naturel.

Qu'il pèse beaucoup, cela ne me surprend qu'à demi, car je suppose qu'il y aura quelques invités à la noce.

Mais qu'il repose sur un piédestal d'or, cela m'agace horriblement.

.

On a souvent parlé de la misère du peuple anglais, et chaque voyageur qui s'est donné la peine d'examiner de près le système de vie et la condition matérielle de la population des villes d'Angleterre, ne manque pas de dire que tous les récits sont au-dessous de la vérité et qu'il est impossible de se faire une idée de ce que l'on peut voir le soir dans les rues de Londres, Liverpool, Manchester, etc., etc.

Paris a ses bas-fonds, ses laideurs, ses coins sombres et sa boue pour faire opposition à ses tours, ses splendeurs, ses lumières et ses fleurs, mais les ruisseaux de Paris roulent autre chose que de la boue. Fantine, dégradée, a encore du cœur, et Gavroche, sceptique et railleur, sait mourir crânement...

Mais pardon, j'allais m'emporter dans des considérations qui ne seraient pas ici à leur place.

Paris pauvre mange peu et mange mal, mais enfin il mange, et son estomac se contente de ce qu'on lui donne.

Londres indigent a toujours, toujours faim.

Il y a tous les soirs à Londres près d'un million de gens qui se couchent sans avoir soupé.

Allons plus loin, comptons les pauvres diables de toutes les grandes villes d'Angleterre et d'Écosse, ajoutons nombre d'Irlandais qui ignorent ce que c'est que la viande et le pain, et vous arriverez bien vite à un chiffre de cinq à six millions d'affamés.

Eh bien ! je me demande ce que cette masse d'hommes, de femmes et d'enfants, à l'estomac vide, ont du dire en apprenant que le gâteau de noce de la princesse Béatrice pèsera deux cent quarante livres et qu'il reposera sur un piédestal d'or !

A l'occasion de ce mariage, les Chambres anglaises ont résolu de donner à la princesse une somme, qu'il me serait impossible de fixer, car la mémoire me fait défaut, mais qui doit s'élever certainement à trente ou quarante mille livres sterling.

Ici, dans notre pays de Canada, nous ne comprenons guère ces manières d'agir ; dans nos familles, les parents dotent leurs filles du mieux qu'ils peuvent, et d'aucuns même, c'est la majorité, se contentent de dire au futur que si la fiancée lui plaît, il doit compter sur lui-même pour la faire vivre et non sur eux.

C'est à coup sûr une excellente habitude, et l'on ne voit guère de mères s'en aller demander à leurs voisins où même à leurs serviteurs de se cotiser pour les aider à mettre leurs filles en ménage.

On raisonne autrement aux vieux pays, et c'est vraiment dommage qu'on n'y veuille point suivre l'usage de chez nous, car le peuple y trouverait le sien et la dignité de la mariée n'y perdrait rien.

Mais les rois ne sont pas fiers et acceptent parfaitement de l'argent de leurs sujets.

J'en sais un cependant qui refusa un jour, tout net, un présent qu'on lui voulait faire. C'est le roi Henri IV, de bonne mémoire.

La reine Marie venait de lui donner un fils, et la ville de La Rochelle lui offrit une somme importante, cent mille écus, je crois.

"C'est trop, mes amis, dit-il aux députés Rochellois, c'est trop pour de la bouillie, gardez cela et l'employez à rebâtir chez vous ce que la guerre a détruit, et n'écoutez jamais ceux qui vous parleront de me faire des présents, car telles gens ne sont vos amis ni les miens."

Ah ! le bon roi que le roi Henri !

Je ne crois pas qu'il eût accepté pour sa fille un gâteau de noces de deux cent quarante livres, reposant sur un piédestal d'or et une dot par dessus le gâteau.

.

L'œuvre de Bartholdi, la Statue de la Liberté éclairant le Monde, le colosse de bronze offert par la République Française à la République des États-Unis, vient d'arriver à New-York.

C'est un grand événement à plus d'un titre.

Jamais nation n'a fait pareil présent à une autre nation, mais c'est notre mère-patrie qui donne, et la France fait bien les choses.

Dans l'acte de transfert de la statue, les membres du comité français disent en terminant :

Notre œuvre a été le produit de l'enthousiasme du développement de l'intelligence et des sentiments les plus nobles qui peuvent animer l'homme. Dieu veuille qu'elle consacre à tout jamais le règne de ces sentiments et les liens qui devront unir la France à la nation américaine.

A la fin de ce document on lit deux grands noms : Ferdinand de Lesseps et E. de Lafayette.

Le premier, conquérant pacifique, créateur du trait-d'union de quatre mers. Le second, qui rappelle le libérateur du grand peuple américain.

Certains écrivains, qui en sont venus, à force de haine de tout ce qui est moderne, à détester jusqu'au mot *liberté*, n'ont pas craint d'insulter à l'idée de ce don sans précédent, à cause du symbole qu'il représente. Ils ont mal agi.

Liberté est un mot divin, un mot sacré, qui doit toujours accompagner le mot *Patrie*, et les deux idées qu'ils représentent nous viennent de Dieu même.

.

Cette statue énorme, prodigieuse, auprès de laquelle le colosse de Rhodes, cette merveille des anciens, ne serait qu'un enfant, sera placée à l'entrée de la rade de New-York, et le flambeau qu'elle élèvera à plusieurs centaines de pieds, au-dessus des flots, guidera les navires venant de toutes les parties du monde, comme la liberté elle-même conduit les peuples au progrès.

Ce monument restera sur la rive américaine comme le gage de l'amitié jurée entre l'ancien et le nouveau monde.

Ce n'est pas une idole, c'est une protestation contre le despotisme et la tyrannie.

On salue la statue d'un homme qui a rendu des services à son pays, pourquoi ne respecterait-on pas l'allégorie qui représente une idée chère aux citoyens de toutes les nations.

On a commis bien des crimes au nom de la liberté, je le sais, mais c'est en son nom aussi qu'on

a accompli de grandes choses et que de grands hommes et de grands peuples se sont taillés une place dans l'histoire.

C'est en se ralliant au cri de liberté que nos pères ont, il y a cinquante ans, conquis les droits de l'indépendance dont nous jouissons. Il est bon de s'en souvenir.

.

Après avoir parlé de liberté, il me faut vous entretenir de captivité ; les contrastes ne sont pas rares dans la vie.

Les lettres de correspondants, qui accompagnent la petite armée du général Middleton, nous donnent quelques détails sur Riel et la manière dont il est traité.

Ce prisonnier de guerre, qui, en fin de compte, est descendu au rang de capitular, est enchaîné comme une bête fauve ; les fers qu'il porte aux pieds sont reliés par une chaîne, dont la longueur lui permet de marcher ; au bras gauche est suspendu un boulet de quinze livres.

Pourquoi cette cruauté, pourquoi ce déploiement de tortures ?

Comme le disait dernièrement le *Star* avec beaucoup de bon sens : " Si ce boulet, ces fers et ces chaînes ont pour but d'empêcher la fuite du prisonnier, il faut avouer que la police et l'artillerie de garnison, qui sont chargées de le garder, ne sont guère utiles ou que, tout au moins, on a bien peu de confiance dans les soldats qui composent ces corps."

On donne pour raison de cette mesure que déjà plusieurs prisonniers se sont évadés et qu'il a été impossible de les repincer.

Cette explication n'en est pas une : si vous n'êtes pas capables de garder vos prisonniers, ce n'était pas la peine de les prendre, et quand, comme le peuple anglais le prétend, on est si scrupuleux sur les questions de civilisation, de religion et d'humanité, on devrait avoir au moins la pudeur de mettre de temps en temps ces grands principes en pratique.

.

Riel a-t-il donné sa parole de ne pas s'évader ? Non. Eh bien ! il a le droit de chercher à recouvrer sa liberté, et vous, ses gardiens, aucune loi ne vous autorise à lui faire subir des souffrances qu'il n'a pu mériter, puisqu'il n'a pas été jugé.

Je vais même plus loin : je trouve souverainement absurde la loi qui punit un condamné de s'être évadé du lieu où il est retenu prisonnier.

Le juge, en prononçant la sentence d'un homme qui s'est rendu coupable d'un délit quelconque, dit : " Le jugement de cette cour est que vous soyez détenu dans la prison commune de ce district ou au pénitencier, selon le cas, pendant l'espace de....."

Voici qui est clair : le prisonnier sera détenu en tel endroit pendant tant de temps.

Mais, si vous ne le détenez pas, est-ce sa faute ?

Si vous vous conduisez de manière à ce que le prisonnier recouvre sa liberté, sans commettre aucune faute nouvelle, qui a tort, de l'évadé ou de l'État représenté par son employé chargé de le détenu ?

Il est évident que c'est celui-ci.

Et l'idée de donner une récompense à l'évadé repris ne me déplairait pas trop, si paradoxale qu'elle puisse paraître.

Le fait de se jouer des précautions prises contre lui, les murs élevés, les barreaux de la prison, les fusils des gardiens, etc., prouve de l'intelligence et du courage, une qualité et une vertu que l'on dit être très prisées dans la société.

Il est vrai que, d'un autre côté, se faire reprendre, ne prouve pas beaucoup de suite dans les idées, et n'est pas un signe de génie.

Dans tous les cas, l'évasion et la capture devraient se contrebalancer, et à coup sûr toute augmentation de peine est un non sens.

.

Une autre preuve de la barbarie des lois de notre pays, c'est le rétablissement de la peine du fouet dans les pénitenciers, pour punir les détenus de fautes commises contre la discipline.

Certains forçats ont frappé leurs gardiens, ce qui certainement est un acte condamnable ; mais comme la loi permet aux gardiens de se servir de leurs armes en pareil cas, je ne vois que deux solu-

tions possibles : tuer le coupable sur le champ, ou lui faire subir son procès régulièrement devant les tribunaux.

La peine du fouet ne doit être employée que pour les crimes infamants, et j'ai été le premier à approuver la conduite des juges quand ils ont condamné à ce supplice des êtres qui avaient commis des offenses contre les mœurs.

Mais que l'on étende l'emploi de ce châtement à des hommes, aigris souvent par des traitements inhumains, ou qui obéissent à un moment de colère, c'est ce que je ne puis admettre.

Un homme en attaque un autre, celui-ci le tue, c'est excusable, et s'il reste encore un peu de cœur au ventre d'un forçat, le coupable préférera recevoir une balle dans la tête plutôt que de se voir lier sur une planche et fouetté comme une bête.

Un homme qui a été ainsi fustigé ne peut plus se relever, et m'est avis qu'on le met dans la nécessité de continuer sa lutte contre la société ou de se tuer.

.

Depuis deux ou trois semaines que je ne vous ai pas parlé du Nord-Ouest, les affaires n'ont guère avancé.

Le général Middleton est toujours à la poursuite de Gros Ours—*Grot Ours*, comme on dit en certains quartiers, *grosse bière*, selon la traduction libre, très libre, que font de son nom d'autres linguistes de fantaisie.

La chasse pourra durer longtemps. Un jour on nous annonce que le terrible chef sauvage est cerné, il ne peut s'échapper, on le voit, on le tient.

Le lendemain on apprend qu'il a glissé entre les doigts de l'habile général et qu'il est loin, bien loin, on ne sait où.

Puis la chasse recommence, on le recerne, il se re-échappe.

Ce vilain enfant des forêts a, malgré tout, un grain de galanterie qui fait sourire. Ne s'avise-t-il pas de faire la cour à ses prisonnières et de leur offrir sa main, son calumet et les chevelures cueillies sur le crâne de ses ennemis.

Aucune n'a accepté jusqu'à présent, et cela m'étonne un peu qu'une femme un peu excentrique n'ait pas encore tenté de dompter ce lion amoureux et de lui rogner les griffes.

J'aurais plus confiance dans un sourire de femme que dans le génie du chef de notre armée.

Quelle est la Dalila qui nous délivrera de ce Samson?

.

Depuis quelque temps les journaux sont remplis de Victor Hugo. Il semble que la mort du grand poète ait rejeté dans l'ombre les autres morts.

Pourtant, nous devons un tribut de reconnaissance à la mémoire de l'écrivain qui vient de mourir en privant la France d'un de ses plus illustres romanciers. Nous voulons parler de Raoul de Navery, qui est certainement l'auteur le plus populaire en notre pays.

Le secret de cette popularité est dans ses récits que le peuple peut lire sans crainte, car il ne s'en dégage que des émanations pures.

La charmante femme, qui se cachait sous le pseudonyme de Raoul de Navery, sans être à la hauteur de Dumas, Balzac et autres, a, croyons-nous, autant de mérite qu'eux, sinon plus. Elle a mieux compris sa mission et l'a mieux remplie. Elle a travaillé pour le peuple après l'avoir étudié. Elle est entrée dans sa vie intime et a puisé à sa source ses plus belles inspirations. Qui ne se rappelle pas *Patira*, *La fille Sauvage*, *Le capitaine aux mains rouges*, *Les drames de la misère*, *Parasol et Cie.*, et un grand nombre d'autres récits que l'on trouve sur les rayons des bibliothèques populaires.

Raoul était aussi poète, et nous pouvons dire qu'elle a consacré une grande partie de sa vie à la culture de la poésie. Ces nombreux poèmes que nous avons sous la main ne feraient pas trop mauvaise figure à côté des œuvres des maîtres en l'art de bien écrire.

.

Pendant qu'on imprime LE MONDE ILLUSTRÉ, la foule se presse dans la ville de Saint-Jean pour y fêter la grande fête nationale, et, ne pouvant vous parler de cette célébration, je veux vous don-

ner mieux que ma prose et vous offrir une poésie de F. R. Angers, écrite en 1843 :

A SAINT JEAN-BAPTISTE

Noble patron dont on chôme la fête,
Vois tes enfants devant toi réunis ;
Sous tes drapeaux qui flotte sur leur tête,
Que par ta main leurs destins soient bénis,
Comme un signal auquel il se rallie,
Le Canadien l'adoptant pour patrie,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie.

Par toi conduits au Canada sauvage,
Quelques Français d'abord l'ont cultivé ;
Nous tenons d'eux ce brillant héritage
Par eux conquis et par nous conservé :
En rappelant leur mémoire chérie,
Le Canadien, retrouvant son patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie.

Aux jours d'épreuve, où passe toute race,
Dans nos esprits tu conservas l'espoir,
Et, quand de morts la justice fut lasse,
Pour tout calmer, tu guidas le pouvoir :
En retrouvant sa première énergie,
Le Canadien rend grâce à son patron,
Et pour toujours il prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie.

.

La politique anglaise est en plein désarroi. Plus de ministère et guerre ouverte entre trois partis qui ne se veulent rien céder.

C'est bien le tour des Anglais ; ils ont assez attaqué la France à propos de ses changements de ministère, ils s'aperçoivent maintenant que ce n'est pas toujours chose facile de gouverner un pays, ce pays fut-il l'Angleterre.

.

Le choléra fait des ravages en Espagne, et les Espagnols en profitent pour ravager Madrid.

Tout cela ne fait pas beaucoup d'affaire des commerçants, mais enfin, en Espagne, on ne fait pas trop attention à ces choses.

.

Un mot d'enfant que j'ai entendu la semaine dernière chez un brave homme qui, rentré à la maison, venait de remettre son salaire à sa femme.

—Que ce doit être bon d'être riche ! dit celle-ci.

—Qu'est-ce que c'est ça, être riche, dis, papa ? demanda un petit bonhomme de cinq ans.

—C'est toujours avoir de l'argent, garçon.

—Alors, chez les riches, tous les jours c'est samedi, papa ?

—Oui, mais samedi soir.

LEON LEDIEU.

NOS GRAVURES

W. E. GLADSTONE.—L'ex-premier ministre Gladstone, dont nous publions aujourd'hui le portrait, est âgé de soixante-quinze ans. Il est né en 1809, à Liverpool. Il est fils de sir John Gladstone, baronnet, et reçut son éducation à Oxford. En 1851, il fut élu député de Newark, comme conservateur, et devint sous-secrétaire d'Etat pour les colonies en 1885, comme membre du cabinet de sir Robert Peel. Il revint au pouvoir avec celui-ci en 1841, après cinq années d'opposition. En 1845, il fut nommé secrétaire des colonies, mais il résigna l'année suivante et passa au parti libéral.

M. Gladstone occupa des positions importantes dans les différentes administrations qui suivirent, et devint chef de son parti, à la Chambre des Communes, en 1865. Il fut premier ministre de 1868 à 1874, et de 1880 à 1885.

J. H. LAFRENIÈRE.—M. Lafrenière est âgé de 21 ans. Il est né à Maskinongé, le 24 août 1864. Il est fils de M. A. T. Lafrenière, de la maison Lafrenière et St-Onge, de Montréal.

Il entra dans le 65^{me} bataillon comme soldat en 1883, et y a toujours appartenu depuis. Il aimait beaucoup la milice et il se fit remarquer par son assiduité à suivre les exercices militaires. Il se mit bientôt en position de monter en grade, et avant son départ pour le Nord-Ouest, il a été promu au grade de caporal.

Il se trouvait dans le détachement du 65^{me} qui a eu un engagement avec Gros-Ours, dans les environs du Fort Pitt. Nos troupes ont livré trois batailles avec les Sauvages, et dans un de ces combats le jeune Lafrenière a été blessé à la jambe. Il est maintenant à l'hôpital de Battleford.

J. O. E. LEMAY DIT DELORME.—M. Lemay dit Delorme est né à Saint-Placide, comté des Deux-Montagnes, le 7 juillet 1862. Il est fils de J. R. Lemay dit Delorme et de dame Adélaïde Routhier.

Sa mère était la sœur de l'hon. juge Routhier, de Québec, du grand-vicaire Routhier, d'Ottawa, et de M. Routhier, député et ex-maire de Prescott.

Il entra dans le 65^{me} bataillon comme soldat, il y a quelques années. Il fut blessé dans une rencontre du 65^{me} avec la bande de Gros Ours. La blessure est grave, mais elle n'est pas mortelle.

LE FANION.—Le fanion offert par les dames de Montréal aux braves du 65^{me} bataillon, est dédié au Sacré Cœur de Jésus ; c'est la copie exacte de l'étendard que les zouaves du général de Charrette portèrent si vaillamment pendant la guerre franco-prussienne. Les dames de Montréal ont choisi ce glorieux emblème, non pas pour qu'il fut porté à la tête du bataillon, les règlements anglais s'y opposent, mais pour qu'ayant été béni par Mgr de Montréal et déposé pendant tout le mois de juin devant l'autel du Sacré Cœur, au Gesù, il attire sur notre brave bataillon les bénédictions célestes.

Le fanion est en soie blanche ; sur la face principale se trouve brodé le cœur de Jésus avec les mots : *Adveniat regnum tuum* ; le 2^{me} côté est orné de la croix du 65^{me} bataillon avec la fière devise : *Nunquam retrorsum*, et au-dessus les mots : *Religion et Patrie*. La broderie est délicate, les ornements qui entourent les motifs principaux sont d'une grande richesse et font honneur à la maison Beullac, d'où sort ce travail.

QUELQUES PENSÉES SUR LES FEMMES

Le mérite des femmes se résume dans le verbe *aimer*, comme celui des hommes dans le verbe *penser*.

Entre la femme et la fleur, il y a de singuliers rapports : la femme et la fleur ayant de pareilles puissances, bienveillantes ou malsaines, d'enivrement, de séduction, de consolation, de danger, d'admiration et d'amour.

Certaines femmes d'esprit ont épousé des sots et elles l'ont fait exprès.

Il y a une certaine timidité qui convient à la femme dans tout le cours de la vie : elle doit s'appeler, si elle a un nom, la pudeur du caractère.

Le jour de la vie qui marque la plénitude du bonheur d'une femme, dans son orgueil comme dans son cœur, c'est celui où elle se dit pour la première fois : "Je suis aimée !"

Si bien que parle une femme, on l'admire davantage dans le silence.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Nettoyage des gants. — Il y a plusieurs moyens de nettoyer les gants, le plus simple est certainement le suivant : Lait, 100 grammes ; carbonate de soude, 1 gramme. On prend un morceau de flanelle que l'on imbibe légèrement du mélange et l'on en frotte le gant préalablement tendu sur des baguettes de bois, ou simplement sur la main ; puis on essuie avec une flanelle bien propre et sèche. Quelques heures après on étire le gant dans tous les sens, et il reprend son aspect primitif.

Note d'album : "Une grande femme, c'est un poème ; une petite femme, c'est un sonnet."

Or, vous connaissez le vieil alexandrin :

Un sonnet réussi vaut mieux qu'un long poème.



1. Costume jairage 2. Costume d'enfant. 3. Garçon. 4. Blouse. 5. Robe en sicilienne, 6. Robe montante. 7. Pardessus.



8. Costume de promenade. 9. Fillette de onze ans. 10. Costume Yungfrau. 11. Costume d'été. 12. Costume habillé. 13. Costume marin.

NOS ILLUSTRATIONS DE LA MODE

P
un
po
par
t-el
tin
El
sol
éne
H
ess
sue
mo
par
qui
mal
éta
—
qua
m'e
can
de
faci
Bah
lons
pou
—
sem
qu'i
Pari
du
son
acha
jusq
Cha
A
mar
à ce
com
fon
son
et il
vou
para
viez
Je
rég
ques
je p
visi
moti
—
à so
de l
vous
vos
—
un j
tiers
—
frap
volé
qu'il
rien,
son t

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)
—o—

LVII

BONJOUR, monsieur l'avocat, fit-elle de l'air le plus gracieux en tendant la main à Georges Darier; votre visite n'était pas pour moi, j'en suis parfaitement sûre, mais je vous sais gré d'avoir pensé à me dire un petit bonjour. Asseyez-vous, et causons.

—Comment allez-vous, mademoiselle?
—A merveille! je ne me suis jamais aussi bien portée...

Un subit et violent accès de toux lui coupa la parole.

—Maudite toux! murmura-t-elle d'une voix à peine distincte quand la crise fut finie. Elle est d'une opiniâtreté désolante et singulièrement énervante!

En même temps, elle essayait son front mouillé de sueur.

—Vous soignez-vous au moins de façon à la faire disparaître? demanda Georges, qui savait, fort bien de quel mal incurable la jeune fille était atteinte.

—Je ne fais que cela! répliqua Mary. Les médecins m'excèdent à force de médicaments! Un peu d'irritation de la gorge, cela doit être facile à combattre, cependant! Bah! ce ne sera rien. Ne parlons plus de moi. Vous venez pour voir mon père?

Oui, mademoiselle.

—Il est absent pour trois semaines, ce qui veut dire qu'il ne sera de retour à Paris qu'au commencement du mois prochain. Le but de son voyage est de faire des achats dans les forges. Il ira jusqu'en Belgique, à Mons, à Charleroi pour les charbons. A Courbevoie, les travaux marchent le mieux du monde, à ce qu'il paraît. Mon père compte que l'usine pourra fonctionner un mois après son retour. Bref, je suis seule et il y a des moments, je l'avoue, où cette solitude me paraît lourde. Voyons, qu'avez-vous à dire à mon père? Je suis en correspondance régulière avec lui, et, s'il est question d'une chose pressée, je peux lui parler de votre visite et lui en expliquer le motif.

—Il sera temps de lui donner cette explication à son retour, mademoiselle, mais je suis heureux de l'occasion qui se présente d'en causer avec vous. Je vous demanderai de m'appuyer de toutes vos forces.

—Je le ferai bien volontiers. De quoi s'agit-il?
—De placer dans l'usine de monsieur Harmant un jeune homme, élève de l'École des arts-et-métiers, dessinateur et mécanicien distingué.

—Ce jeune homme est de vos amis?
—Un ami de collège, oui. Il a été cruellement frappé par la fin tragique de son père, auquel on a volé toute sa fortune, et par la mort d'une tante qu'il aimait tendrement, mais, qui, ne possédait rien, n'a pu lui rien laisser. Il n'a pour vivre que son travail.

—Ce que vous demandez, monsieur Darier, est

un acte d'humanité, et je m'y associerai de grand cœur. Votre ami peut compter sur moi. Je ne négligerai rien pour le faire agréer. Je réponds presque du succès. Mon père doit arriver le 2 du mois prochain. Que votre protégé, qui sera le mien, vienne le 3, et nous agirons.

—Vous êtes bonne, mademoiselle, et je vous remercie de tout mon cœur.

—Ne me remerciez pas, répondit Mary après une quinte de toux plus violente que la première. Rien n'est fait encore. Cependant, je crois que vous pouvez emporter d'ici beaucoup d'espoir. Dans ma prochaine lettre je dirai à mon père que je vous ai vu et que je vous ai promis quelque chose en son nom.

Georges s'était levé. Il tendit la main à mademoiselle Harmant.

—Vous me défendez de vous remercier, et j'obéis, dit-il. Mais je m'en vais le cœur plein de gratitude.

Mary lui serra la main cordialement et le reconduisit jusqu'au vestibule. Le jeune avocat retourna

chancelant et porta la main à son cœur. L'émotion qu'elle venait de ressentir en se voyant libre l'écœuvrait. Son corps entier tremblait, tandis que de grosses larmes de joie coulaient sur ses joues. Cette émotion violente fut d'ailleurs de courte durée. La veuve de Pierre Fortier se dit qu'il n'y avait pas un instant à perdre; que dans quelques minutes on pourrait s'apercevoir de sa fuite et mettre les gendarmes à ses trousses. Or, elle voulait à tout prix retrouver ses enfants. Puisant du courage dans cette pensée, elle se dirigea rapidement vers la ville et disparut au milieu d'un dédale de rues étroites et sombres dont les boutiques, à de rares exceptions près, étaient encore fermées à cette heure matinale.

Depuis longtemps déjà Jeanne s'était tracé la ligne de conduite qu'elle devait suivre. Elle avait décidé ce qu'elle ferait si elle parvenait à s'évader. Après avoir marché très vite pendant un quart d'heure, elle ralentit le pas et chercha du regard autour d'elle. Une femme tenant une boîte au lait à la main se dirigeait de son côté.

La gare du chemin de fer, madame, s'il vous plaît? lui demanda la fugitive au moment où elle se croisait avec elle.

—Tout droit devant vous, ma sœur. Vous y serez dans trois minutes.

—Merci, ma bonne dame.
—Il n'y a pas de quoi, ma sœur.

Jeanne reprit sa marche rapide. Vers le milieu de la rue qu'elle suivait, une boutique qu'on venait d'ouvrir attira son attention. C'était un magasin de lingerie, de mercerie et de vêtements confectionnés. Deux becs de gaz l'éclairaient à l'intérieur. Jeanne en franchit le seuil. La patronne, femme d'un certain âge, rangeait des étoffes sur les comptoirs.

—Que désirez-vous, ma sœur? demanda-t-elle.

—Je voudrais avoir, répondit la veuve de Pierre Fortier, un vêtement complet très chaud, c'est pour une pauvre femme que je vais visiter. Elle est à peu près de ma taille.

—Je vais vous faire voir quelque chose qui vous conviendra, j'en suis sûre, ma sœur.

Et la marchande tira d'un rayon placé derrière elle une pile d'objets de confection qu'elle déposa sur le comptoir de chêne ciré.

—Voici, reprit-elle, une jupe en gros molleton gris de fer. On ne peut rien trouver de plus chaud.

—La couleur est bonne, je prends cette jupe.

—Vous voulez un vêtement genre "caraco," n'est-

ce pas, ma sœur?

—Oui, c'est cela.

—En voici un en étoffe semblable.

—Mettez-le avec la jupe. Un bonnet de linge maintenant.

En quelques secondes Jeanne fut servie. Elle prit en outre un grand fichu de laine, se fit envelopper le tout dans un morceau de serge verte et paya.

—On voit que vous êtes pressée, ma sœur, dit la marchande en rendant de la menue monnaie. Vous partez peut-être par le chemin de fer qui va sur Paris. Il ne passera qu'à sept heures quarante-trois minutes.

Puis elle ajouta, après avoir consulté un œil-de-bœuf placé au-dessus de la caisse:

—Vous avez encore un quart d'heure.



Les deux jeunes gens, très émus, se donnèrent une accolade fraternelle. —(Voir page 53 col. 3)

rue Bonaparte et écrivit un mot à Lucien pour lui faire connaître le résultat de sa démarche. Le fils de Jules Labroue n'avait plus qu'à attendre.

* * *

Nous avons laissé Jeanne Fortier, sous les habits d'une religieuse, dans la neige, en face de la porte principale de la maison centrale de Clermont, au moment où la pauvre femme consommait son évadement avec tant d'audace et de sang-froid. Le gardien, convaincu qu'il venait de laisser passer la sœur Philomène allant à l'église paroissiale rejoindre ses compagnes, avait fait jouer derrière elle les lourdes clefs dans les serrures massives, et était venu reprendre sa place auprès du poêle de fonte où ronflait un feu de houille.

Jeanne fit quelques pas sur la route qui conduisait à la ville. Tout à coup elle s'arrêta en

LXIII

Jeanne pensa que la prudence la plus élémentaire lui commandait de donner le change à la marchande. Aussi répondit-elle :

—Je suis pressée, c'est vrai, parce que j'ai peur d'arriver en retard à l'office, mais je ne quitte pas la ville.

Et, prenant son paquet et sa monnaie, elle partit.

—Un quart d'heure, pensait-elle. Et le jour commence à poindre, j'aurais voulu pourtant changer de costume. Mais où ?

Elle marchait toujours. Soudain elle vit une porte ouverte, une allée sombre. Elle y courut. Au fond de l'allée se trouvait un escalier dont on devinait vaguement les premières marches au milieu des ténèbres. Dans la partie supérieure de la maison un silence profond régnait. La fugitive enleva vivement la coiffe qu'elle portait et la roula. Elle ôta la pelisse qui couvrait ses épaules, dégrafa le corsage du vêtement de religieuse, détacha le jupon, puis en un clin-d'œil revêtit la jupe et le caraco qu'elle venait d'acheter, et se coiffa du bonnet de linge, en ayant soin de ramener ses cheveux sur ses tempes. Après avoir passé autour de son cou le fichu de laine, elle fit un paquet du costume de sœur de charité, le noua dans le morceau de serge verte, et, le mettant sous son bras, quitta l'allée et se dirigea vers le chemin de fer. Son accoutrement lui donnait l'apparence d'une ouvrière campagnarde. Comme elle allait atteindre la gare, elle entendit un coup de cloche. Son cœur se serra. Était-ce le départ du train ? Elle se mit à courir et entra enfin dans la salle d'attente.

—Pour Paris ! demanda-t-elle essouffée à un employé qui répondit en désignant le guichet :

—Là. Dépêchez-vous le train va partir.

Jeanne bondit au guichet.

—Pour Paris ! répéta-t-elle.

—Quelle classe ?

—Troisième.

—Voilà. C'est quatre francs quarante-cinq centimes.

La fugitive posa une pièce de cinq franc sur la tablette, prit le ticket et s'engouffra comme une trombe dans la salle conduisant au quai d'embarquement.

—Votre monnaie ! cria l'employé. Vous oubliez votre monnaie !

Jeanne n'entendait pas. Elle était déjà montée dans le train dont on refermait les portières, et se trouvait dans un compartiment de troisième classe où l'avaient précédée deux femmes, une jeune fille et sa mère. Là, elle se blottit dans un angle, jetant un coup d'œil inquiet sur le paquet placé à côté d'elle. Ce coup d'œil la rassura. L'enveloppe de serge ne laissait rien voir qui pût la trahir.

La vapeur siffla. Le train se mit en marche. Jeanne réfléchissait. Son paquet, d'un moment à l'autre, deviendrait non seulement embarrassant, mais compromettant. Il fallait s'en débarrasser. Comment s'y prendre ? Un instant la fugitive avait eu la pensée de l'abandonner dans le couloir où elle avait changé de costume, mais c'eût été mettre trop vite sur la trace de son déguisement. On aurait trouvé les effets de religieuse, on les aurait portés chez le commissaire de police, et le télégraphe aurait joué dans toutes les directions. Jeanne avait réfléchi à tout cela et à bien d'autres choses encore. Elle échafaudait un nouveau plan, comprenant à merveille que dans un temps très court son évasion serait signalée. Elle ne se trompait pas.

A la maison centrale les infirmières, étonnées de ne point la voir présider comme de coutume au nettoyage des salles, crurent qu'elle ne s'était point réveillée. L'une d'elles se rendit à sa chambre. Ne l'y trouvant pas, on supposa qu'une circonstance quelconque avait nécessité sa présence à l'économat, et on attendit. La supérieure venait de rentrer avec les autres religieuses, et fort surprise de n'avoir pas vu sœur Philomène les rejoindre à l'église, elle donna l'ordre de s'informer des causes de cette absence. On s'aperçut alors de ce qui s'était passé.

Sœur Philomène dormait encore d'un sommeil quasi léthargique qu'il fut impossible d'interrompre. Dans sa chambre, à la place de son costume dis-

paru se trouvaient les vêtements de Jeanne. Le guichetier questionné répondit qu'il avait ouvert à sœur Philomène.

L'évasion fut immédiatement constatée et le directeur aussitôt prévenu alla très effaré s'entendre avec qui de droit pour que la fugitive fût poursuivie et réintégrée à la maison centrale. Une heure après, tout Clermont savait qu'une condamnée à la détention perpétuelle avait pris la clef des champs, déguisée en religieuse. La femme à la boîte au lait interrogée par Jeanne relativement à l'endroit où se trouvait la gare et la marchande qui avait vendu des vêtements furent instruites des premières et coururent, animées d'un beau zèle, faire leur déposition. Des renseignements obtenus résultait la preuve que Jeanne, ayant quitté son travestissement de sœur de charité, était partie par le chemin de fer. Or, depuis le moment de son évasion, un seul train avait passé ; le train de huit heures moins un quart. Donc, la fugitive fuyait sur Paris. En conséquence, tout en laissant les gendarmes battre la ville et exploiter les campagnes des environs, on télégraphia à Paris de ne laisser passer qu'à bon escient les personnes munies d'un ticket de Clermont à Paris.

Il était neuf heures moins un quart lorsque cette dépêche parvint à la préfecture de police. Le train arrivait à Paris à neuf heures et demie. Un inspecteur de la sûreté, accompagné de deux agents, prit une voiture, et le cocher, stimulé par la promesse d'un fort pourboire, partit à la plus rapide allure pour la gare du Nord. Au moment où les policiers arrivaient sur le quai, le train de Clermont était signalé. Trois minutes après il entra en gare. Sur l'ordre de l'inspecteur, toutes les personnes munies d'un ticket de Clermont à Paris furent priées d'entrer dans une salle particulière. Il y avait onze personnes, dont trois femmes. Mais Jeanne devait échapper aux agents. Parmi les trois femmes, celle qui leur était signalée ne se trouvait point. Les voyageuses justifiaient facilement de leur identité, et ajoutèrent qu'à la gare de Clermont elles n'avaient vu aucune femme ayant les allures d'une fugitive. L'inspecteur s'empressa de télégraphier que ses recherches à la gare du Nord avaient été infructueuses.

Voici ce qui s'était passé : En arrivant à Creil les deux personnes qui se trouvaient dans le même compartiment que la fugitive avaient quitté le train et Jeanne s'était trouvée seule. Cinq minutes après on passa sous un tunnel. Jeanne profita de l'obscurité pour jeter par la portière le paquet qui renfermait les vêtements de sœur Philomène. Ceci fait, chaque fois que le train ralentissait sa marche pour faire halte à une station, elle prêtait l'oreille. Elle entendit enfin les employés du chemin de fer nommer Saint-Denis. Ouvrant aussitôt la portière, elle descendit. Le receveur des billets, debout auprès de la porte de sortie, prit le ticket sans seulement le regarder, et Jeanne passa.

Remonter dans un autre train, même avec un billet pris à Saint-Denis lui semblait peu prudent. Elle se mit en route à pied, et moins d'une heure après elle entra dans Paris. La grande ville, ensevelie sous la neige, était singulièrement morne et triste, quoique ce jour fut un dimanche. Dans les rues, peu de piétons. Des escouades de travailleurs relevaient la neige sur les bas-côtés des trottoirs et frayaient un chemin boueux. Jeanne, respirant à pleins poumons l'air de la liberté, ne sentait pas le froid, et d'ailleurs elle ne s'en inquiétait guère, mais elle avait faim. Elle franchit le seuil du premier établissement de bouillon qui s'offrit à elle, et là, tout en se réconfortant, elle s'efforça de mettre de l'ordre dans ses idées, car, depuis le moment de son évasion, une sorte d'ivresse s'était emparée de son cerveau. Une seule pensée s'imposait nettement à elle et se formulait ainsi :

—Je ne dois prendre aucun repos avant de savoir ce que sont devenus mes enfants. Aujourd'hui même j'irai à Chevry.

Après avoir achevé son frugal repas, Jeanne monta dans un omnibus qui la conduisit au chemin de fer de Vincennes. Là elle s'informa. Les trains partaient d'heure en heure pour Brie-Comte Robert, d'où elle devait aller à Chevry à pied. Elle prit le train de une heure cinq minutes.

—Pourvu qu'on ne me reconnaisse pas, se disait-elle avec effroi.

La pauvre femme avait tort de craindre. Depuis vingt-et-un ans elle était bien changée, non qu'elle eût perdu de sa force, mais ses cheveux épais blanchissaient et des rides profondes sillonnaient son visage. Elle avait tant souffert ! Elle avait tant pleuré ! Elle avait été folle dix ans, et enfin elle atteignait sa quarante-huitième année. Il n'en fallait pas tant pour être méconnaissable.

LIX

Une chose cependant constituait un danger pour Jeanne. Elle allait être obligée de questionner pour obtenir des renseignements, et ces questions pouvaient éveiller des soupçons au sujet de sa personnalité. Il ne fallait pas songer à s'adresser à quelqu'un d'officiel. Les gens à qui elle avait écrit depuis la maison centrale ne manqueraient point de deviner qui elle était. Ils la feraient immédiatement arrêter. Ce serait de nouveau la prison, et cette fois sans espoir, sans aucune chance d'évasion, car la surveillance ne s'endormirait pas un instant. Jeanne, réfléchissant à tout cela, se promettait d'agir avec une extrême prudence.

En arrivant à Brie-Comte-Robert, elle vit une voiture qui stationnait à la porte de la gare. Sur les panneaux de cette voiture se lisaient divers noms de localités, entre autres, celui de "Chevry." Plusieurs personnes escaladaient le marche-pied et s'installaient sur les banquettes.

—Est-ce que cet omnibus conduit à Chevry ? demanda-t-elle au conducteur.

Celui-ci, un garçon de vingt-cinq à vingt-six ans, de figure joviale, répondit :

—Oui, ma petite mère. Avez-vous une correspondance ?

—Non, monsieur. Je ne savais pas qu'il en fallait une.

—Eh ! bien, montez tout de même, il y a de la place.

—Aurez-vous la complaisance de m'avertir quand nous arriverons à la cure ?

—Vous pouvez y compter. Nous passerons devant.

Jeanne s'assit. La voiture partit à une allure très lente, dans les chemins qu'une épaisse couche de neige rendait impraticables. On atteignit Chevry. En passant devant le presbytère, le conducteur arrêta son cheval et tira le cordon ouvrant la portière placée à l'arrière de l'omnibus.

A mesure que l'évadée de Clermont s'approchait de Chevry, elle avait senti son émotion grandir et son cœur battre à coups pressés dans sa poitrine haletante. C'est qu'en même temps que Chevry lui rappelait le passé terrible, il remettait sous ses yeux son cher enfant laissé aux mains du vieux prêtre qui lui avait ouvert sa maison. Jeanne, en descendant de l'omnibus, reconnut la grille du premier coup d'œil. Elle se souvint du jour où, épuisée de fatigue, mourant de faim, portant Georges dans ses bras, elle avait sonnée à cette grille, puis était tombée, à demi évanouie, dans la poussière du chemin. Elle traversa la chaussée, et, comme elle l'avait fait vingt-et-une années auparavant, elle sonna. Une vieille servante grelottante, emmitouffée jusqu'aux yeux, vint lui ouvrir.

—Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? demanda-t-elle.

—Je voudrais voir monsieur le curé de Chevry, répondit Jeanne.

—Monsieur le curé dit les vêpres. Si vous voulez le voir, il faut aller à l'église.

—Ne pourrai-je l'attendre ici ? murmura la fugitive timidement.

La servante campagnarde était défiante et peureuse.

—Attendez dans la rue si vous voulez, répliqua-t-elle. Monsieur le curé défend que je fasse entrer à la cure quand il n'est pas là.

—C'est bien, madame, je vous remercie.

La vieille servante se retira en refermant la grille. Jeanne ne pouvait, sans attirer l'attention sur elle, attendre le retour du curé en se promenant dans la neige. Elle se dirigea vers l'église dont le clocher pointu se détachait sur le ciel gris. Une petite porte latérale donnait accès dans la maison de Dieu. L'évadée de Clermont poussa cette porte, se glissa derrière un pilier, prit une chaise, s'agenouilla, et sa prière ardente monta vers le ciel.

Elle remerciait le tout-puissant d'avoir protégé son évasion, elle implorait de lui la suprême joie de retrouver ses enfants.

Les vèpres s'achevaient. Peu à peu les fidèles se retirèrent sans que personne eût remarqué la présence d'une étrangère. Le curé était entré dans la sacristie avec les bedeaux, les chantres et les enfants de cœur. Jeanne les avait suivis du regard. Bientôt ils reparurent un à un et se retirèrent. Le curé sortit le dernier. C'était un homme d'environ cinquante ans. Il s'agenouilla devant le maître autel, fit une courte prière, puis se relevant, se signa et se dirigea du côté de la porte de sortie. Jeanne, quittant alors sa chaise, s'avança vers lui.

— Pardon, monsieur le curé, balbutia-t-elle d'une voix que l'émotion rendait tremblante.

— Le prêtre la regarda.

— Que voulez-vous, ma fille ? lui demanda-t-il.

— Je voudrais vous parler.

— Vous n'êtes pas de la paroisse, ce me semble ?

— Non, monsieur le curé. Je viens de Paris exprès pour vous voir. Je suis allée d'abord à la cure et on m'a envoyée ici.

— Eh bien, je suis prêt à vous entendre. Suivez-moi à la sacristie.

Jeanne obéit, et un instant après reprit l'entretien en ces termes :

— J'ai été chargée par une personne de vous demander quelques renseignements.

— Des renseignements ! répéta le prêtre, à quel sujet ?

— Au sujet de monsieur votre prédécesseur, qui desservait la paroisse en 1861.

— Vous voulez parler du vénérable abbé Laugier, mon oncle ? Celui que j'ai remplacé. Il est mort pendant l'année de la guerre et je suis ici depuis 1871. Vous le connaissiez ?

— Fort peu. J'avais eu cependant l'honneur de le voir deux ou trois fois vers la fin de sa vie.

— N'avait-il pas une sœur ?

— Une sœur morte quelque temps avant lui, oui.

— Cette sœur n'élevait-elle point un enfant près d'elle ?

— Oui, son fils, m'a-t-on dit.

— Le mien ! pensa Jeanne frémissante. Le mien ! Elle ajouta tout haut, en s'efforçant de cacher son anxiété :

— Savez-vous ce qu'est devenu cet enfant ? C'est pour l'apprendre que je suis venue à Chevre, et que je me permets de vous interroger.

Le curé secoua la tête.

— Je ne peux à ce sujet vous donner que des renseignements bien vagues, répondit-il. Quand j'ai pris possession de la cure, j'ai entendu raconter que le fils de la sœur du bon abbé Laugier était venu assister aux funérailles de son oncle, et qu'il était reparti pour Paris aussitôt après, avec un ami du défunt. Je ne sais pas autre chose.

— Pouvez-vous m'apprendre au moins le nom de cet ami de votre prédécesseur ?

— Je ne l'ai jamais su.

— Le maire du pays le connaissait peut-être ?

— Il a vingt-sept ans, le maire. Il était au collège à cette époque.

— Mais l'ancien maire, celui de 1861...

— Est mort depuis longtemps. Deux autres lui ont succédé depuis.

— La servante de M. le curé Laugier ?

— Avait précédé dans la tombe le curé et sa sœur.

— Cette sœur était veuve, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Comment s'appelait son mari ?

— Si je l'ai su, ce que je ne crois pas, je l'ai oublié.

— Est-elle morte à Chevre ?

— Je le crois.

— Alors son nom doit être inscrit sur les registres de l'église et sur ceux de la mairie.

— Il était certainement, mais tout a été détruit pendant la guerre. On s'est battu ici à plusieurs reprises... la mairie et les trois quarts des maisons du village ont été brûlées et les registres de l'église mis au pillage.

— Ainsi, murmura Jeanne avec désespoir, je ne saurai rien.

Toutes les questions de la fugitive avaient fini par éveiller quelque étonnement, puis un peu de

défiance dans l'esprit du curé. La violente émotion de Jeanne devenait de minute en minute plus visible.

— Quel intérêt puissant, quel intérêt personnel vous pousse donc à connaître ces choses ? demanda le prêtre en soulignant pour ainsi dire par l'intonation le mot "personnel."

Jeanne tressaillit. Elle était trop intelligente pour ne pas comprendre qu'elle devenait suspecte. Interroger de nouveau c'était se compromettre, livrer sa piste, au cas où la police, pensant qu'elle tenterait des démarches pour retrouver son fils, viendrait se renseigner à Chevre.

— Je ne puis agir ouvertement, pensa-t-elle. J'ai déjà trop parlé.

Puis, s'adressant au prêtre qui la regardait d'un œil scrutateur, elle ajouta :

— Je vous l'ai déjà dit, monsieur l'abbé, ce n'est point pour moi que je questionnais. L'amie qui m'envoie m'avait suppliée d'insister afin d'obtenir un indice, si faible qu'il fût, au sujet de l'enfant. Je voulais savoir le nom de la sœur du curé Laugier, afin de savoir celui de son fils.

— Quelqu'un a donc un grand intérêt à retrouver ce fils ? De quelle nature est cet intérêt ?

L'accent avec lequel ces paroles furent prononcées prouva clairement à Jeanne que la défiance de son interlocuteur grandissait.

— Je l'ignore, répliqua-t-elle avec embarras ; on m'a chargée d'une mission, je m'en suis acquittée, voilà tout.

— Et moi je ne sais ce que je vous ai dit. Voyez dans le village. Peut-être trouverez-vous quelqu'un qui vous renseignera mieux que moi. Je demande à Dieu de vous accompagner, mon enfant.

(La suite au prochain numéro.)

LES QUATRE PARTIES DU JOUR

Le MATIN au Soleil a rendu son empire :
Tout s'éveille et tout rit à sa douce clarté.
Quand, avec la lumière, il répand la beauté.
C'est Dieu que je crus voir en sa grâce et dans sa beauté !

MIDI le fait monter sur son trône de flamme ;
L'œil n'en peut plus alors soutenir la splendeur ;
Et je dis, accablé de sa puissante ardeur :
C'est Dieu qui pénètre mon âme
Du sentiment de sa grandeur.

Le SOIR, vers l'horizon sa course descendue,
De ces sommets lointain semble chercher l'appui ;
Son front découronné, d'un feu plus doux a lui :
C'est Dieu qui permet que ma vue
Ose s'élever jusqu'à lui !

La NUIT d'un crêpe noir enveloppe la Terre ;
Son souffle éteint du jour le radieux flambeau !
Quand le monde muet semble un vaste tombeau,
C'est Dieu qui parle en ce mystère,
Et me promet un jour plus beau !

Mme TASTU.

DE LA BONTÉ

MADemoiselle de France, sœur des rois de ce pays, était si bonne, qu'elle ne pouvait entendre dire du mal de quelqu'un sans en souffrir. Elle avait eu beaucoup à se plaindre d'une dame de la Cour, et cependant jamais on ne l'entendit parler d'elle, ni en bien ni en mal.

Un jour, sa femme de chambre crut lui faire sa cour en tenant des propos un peu méchants sur le compte de cette dame.

— Chut ! chut ! Julie, ni dites pas de vilaines choses comme celles-là.

— Mais madame, vous savez bien que je dis la vérité.

— Je ne veux pas savoir des vérités de ce genre.

— Cette femme vous a grièvement offensée.

— Je ne m'en souviens plus.

— Elle est votre ennemie mortelle.

— Moi, je ne suis l'ennemie de personne.

— Comment ! je ne puis rien dire de ceux qui vous veulent du mal.

— Non.

— Pas même du diable ?
La princesse hésita un moment et répondit :
— Julie, il ne faut dire du mal de personne !

La bonté est, pour les hommes qui doivent vivre le monde, non-seulement un devoir, mais encore la méthode la plus sûre pour désarmer l'envie, cette passion funeste qui ne pardonne aucune supériorité de rang, de fortune ou de mérite. Cette odieuse envie qui, non contente d'envieimer tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle touche, dévore le cœur de celui qui la porte dans son sein. Si j'étais homme à me venger cruellement de mon plus mortel ennemi, je lui souhaiterais de devenir envieux.

La bonté toute seule suffit pour vous faire aimer dans le monde, car elle porte en elle un charme indéfinissable qui séduit et attire les cœurs. Elle a une telle puissance sur l'âme humaine, qu'un seul de ses actes peut faire oublier plus d'une action douteuse.

Un homme doué d'une grande bonté ne peut pas manquer de politesse, car elle est dans sa nature, et quant à l'usage du monde, à la rigueur il pourrait s'en passer, s'il ne tenait qu'à être bien reçu partout. Si les hommes destinés à gouverner connaissent toute la puissance de la bonté, nous ne verrions pas si souvent les trônes se briser sous le poids de la colère du peuple.

ADRIEN.

QUELQUES BONS CONSEILS

Ne dormez pas dans les mêmes sous-vêtements que vous avez portés durant le jour.

Ne dormez pas dans une chambre qui n'est pas aérée.

N'essayez pas de faire avec moins de sept à huit heures de sommeil dans les vingt-quatre heures.

N'oubliez pas de prendre un bon verre d'eau pure avant déjeuner.

N'essayez pas de faire une bonne journée d'ouvrage sans prendre un bon déjeuner.

Ne mangez qu'une nourriture nutritive et bien préparée.

N'essayez pas de résister sur du café ou des stimulants alcooliques quand vous devriez dormir ou reposer.

Ne pensez pas parce que vous êtes une ménagère que chaque instant de votre temps doit être employé dans des travaux de ménage.

Ne privez pas votre esprit en vivant sans livres, journaux et revues.

Ne privez pas votre âme en ne vivant que pour cette vie.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 92.—CHARADE

Très chaud est mon Premier,
Très froid en ce Dernier,
Très calme est mon Entier.

No. 93.—ANAGRAMME

Je suis chose que l'on avale
Quoique ne buvant ni mangeant,
Ou ce qu'avec soi l'on installe
Dans le wagon en voyageant.

No. 94.—ENIGME

Je n'ai qu'un pied qu'un seul sans qu'on m'ait amputé,
Et bien plus de deux bras sans paraître difforme ;
Je porte encor souvent le corps tout de côté
Sans avoir d'un bossu ni le nom ni la forme.

SOLUTIONS :

No. 89.—Le mot est BOÛRSE, où l'on trouve : Ours, Ours et Bourse.

No. 90.—Les mots sont : Nestor et Trônes.

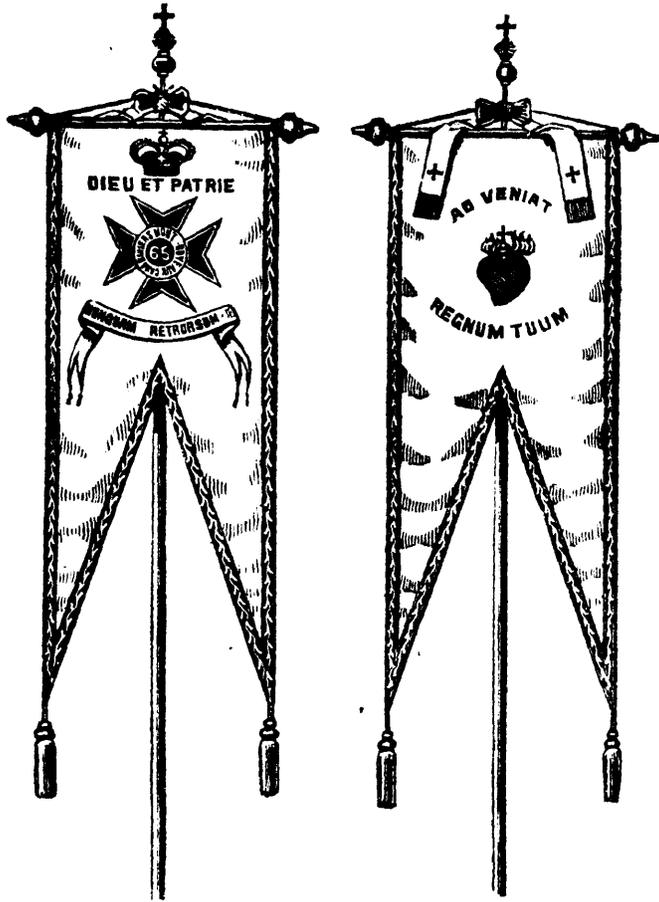
No. 91.

BLANCS. NOIRS.
1 T 6e C R I F pr. T ou C pr. T
2 D 8e T R ou D 5e F R, échec et mat.
Si : I P prend P
2 D pr P, échec et mat.

ONT DEVINE :

Problèmes.—F. Bergeron, Ste-Cunégonde.
Echecs — Maurice O'Reilly, Montréal
Rébus.—A. Dupuis, Ed. Archambault, Montréal.

1885



FANION QUI SERA PRÉSENTÉ AU 65^{me} BATAILLON PAR LES DAMES DE MONTRÉAL A SON RETOUR DU NORD-OUEST



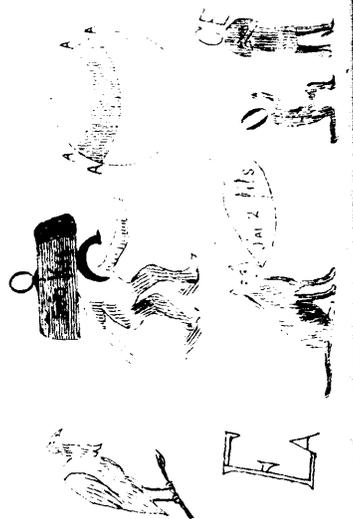
CAPORAL J. H. LAFRENIÈRE, 65^{me} BATAILLON



SOLDAT J. O. E. LEMAY, 65^{me} BATAILLON.

L'INSURRECTION DU NORD-OUEST

RÉBUS.



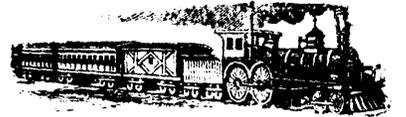
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Un homme qui a des ennemis trouve des amis par cela même

NE LISEZ PAS CECI

Plus de nouvelles de l'état sanitaire à Montréal. On dit que le bureau de santé est un cabinet noir où l'argent du public s'en gouffre comme dans un abîme sans fond. Les picotées noires, la peste, le choléra, les fièvres jaunes, etc, sont à nos portes sans que nous le sachions. Une assemblée de plus de 3,000 citoyens distingués, au nombre desquels figuraient Son Honneur le Maire, les échevins et plusieurs médecins célèbres, a eu lieu ces jours derniers. Après une discussion animée, il fut résolu unanimement d'établir un nouveau bureau de santé, pour sauver la population des maladies contagieuses, au No. 217, rue Sainte-Elizabeth, dépôt de l'EAU MINÉRALE DE ST-LEON, où l'on pourra se procurer tous les renseignements désirables sur l'état hygiénique de Montréal. Téléphone No. 810 A. Cette eau est reconnue par tous les médecins comme un remède efficace contre le choléra, rhumatismes, consouption, maladie du foie, gravelle, goutte, etc. On prend cette eau à jeun pour la constipation, et après les repas pour la dyspepsie. On la reçoit fraîche tous les jours; elle ne coûte qu'une bagatelle et est livrée dans toutes les parties de la ville sans charge extra.

E. MASSICOTTE & FRÈRE,
Seuls agents pour Montréal



Chemin de Fer Intercolonial

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ

A partir de 1^{er} JUIN 1885, les trains express de voyageurs circuleront tous les jours, Dimanches exceptés, comme suit :

| | |
|------------------------------------|-------------|
| Partant de la Pointe-Lévis..... | 8.00 A. M. |
| Partant de Lévis..... | 8.15 " |
| Arrivant à la Rivière-du-Loup..... | 11.50 P. M. |
| à Trois-Pistoles..... | 12.55 " |
| à Rimouski..... | 2.30 " |
| à Petit Métis..... | 3.23 " |
| à Campbellton..... | 7.03 " |
| à Dalhousie Junction..... | 7.40 " |
| à Bathurst..... | 8.28 " |
| à Newcastle..... | 10.57 " |
| à Moncton..... | 1.40 A. M. |
| à St-Jean..... | 5.30 " |
| à Halifax..... | 9.15 " |

Les trains du chemin de fer du Grand-Trouc partant de Montréal à 10.15 P. M. connectent avec les trains à la Pointe-Lévis.

Les Trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Le char Pulman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à St-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

On peut obtenir des billets de passage par chemins de fer ou bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les Provinces Maritimes.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passage, le taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est.

No 136 1/2 rue St-Jacques (en face du St Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER,
Surintendant-en-chef.
MONCTON, N.-B., juin 1885.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprieétaires. Bureau: rue St-Gabriel, No. 30, Montréal.